

II

L'adaptation de la structure et des sens des animaux à leur mode d'existence a été reconnue et signalée par les naturalistes dans une foule de détails. Chez eux, comme chez nous, la sagesse créatrice n'est jamais en défaut, et chaque anneau de la chaîne est parfait. Cela seul doit nous convaincre que la douleur ne saurait faire exception à la règle, et que, de même qu'elle a été diversement distribuée sur le corps, selon que l'exigeaient la sécurité et le bien-être de l'homme, elle a dû être aussi répartie à chaque classe d'animaux dans une mesure en rapport avec leur position dans la création. La terre fourmille de vers communs. On ne peut pas la retourner sans retourner avec elle ces sapeurs et mineurs. Les vers de terre sont les laboureurs de la nature. Ils percent et fouillent le sol en tous sens, et le rendent perméable à l'air et à la pluie, accessible aux fibres des plantes. Sans ces auxiliaires, le fermier verrait sa terre devenir froide, dure et stérile. Ce tapis de végétation verdoyante qui recouvre la terre dépend des vers qui remuent ses entrailles. Rejetant continuellement la terre, qu'ils avalent avec leurs aliments, ils remplissent d'une substance molle et très-divisée la surface du sol, qui n'était auparavant qu'une croûte serrée et inféconde. Les vers jouent ainsi un rôle important dans l'économie végétale, et c'est pour cette raison qu'ils abondent à la surface du globe. Ils sont exposés, dans l'exercice de leurs fonctions, à plus d'accidents qu'aucune autre créature. Coupés par la houe, la bêche, la charrue, chaque instrument de labour est pour eux un instrument de mutilation. Ils sont, en outre, la proie d'innombrables ennemis.

La taupe vorace les attaque dans leur propre domaine. La grive, en frappant la terre, imprime au sol un mouvement de vibration qui fait apparemment croire aux vers que leur ennemi souterrain approche et les fait se précipiter, avec la vitesse de la peur, pour ainsi dire dans le bec de l'oiseau, et l'oiseau les dévore tout vivants. Le pourceau omnivore ne dédaigne pas de les manger avec les autres produits du sol qu'il retourne au moyen de son groin. Il serait contraire aux idées que nous nous faisons et aux preuves que la nature nous fournit à chaque pas de la bonté de la Providence de supposer que, ayant doué les vers d'une prodigieuse ténacité vitale, et les ayant mis dans un milieu où ils sont singulièrement exposés aux blessures et aux attaques de leurs ennemis, elle les ait en même temps rendus aussi sensibles à la douleur que les animaux d'un ordre plus élevé.

Quoique Shakspeare ait dit que : "le ver qu'on écrase souffre autant que le géant blessé à mort," il ne faut pas prendre les contorsions du ver pour la mesure de sa souffrance. Les mouvements sont un indice incertain de la douleur : dans les maladies qui affectent la moelle épinière de l'homme, la partie du corps qui a perdu sa communication avec le cerveau et, par suite, le sentiment et le pouvoir d'action volontaire, est néanmoins capable de mouvements involontaires, dont l'individu n'a pas la conscience, car ces mouvements peuvent avoir lieu par la seule action des nerfs et de la moelle épinière. Tout ce qu'il faut pour cela, c'est un nerf de sensation allant de la peau à la moelle épinière, et un nerf de mouvement allant de la moelle épinière aux muscles ; lorsque le nerf de sensation est